nu a conditional y sus in a marchae and a condition of the condition of th

Le paysagiste

Lundi 1er avril. Par les meurtrières on peut voir toute la plage (n° 2 et 3).

Mardi 2 ou mercredi 3. Je grimpais sur le blockhaus et observais.

Mercredi 10. Bien que je connusse C. par des cartes postales, C. ne me déçut pas le moins du monde.

Jeudi 11. J'ai vainement cherché les emplacements dont vous m'avez parlé. Vous ne reconnaîtriez plus l'endroit.

Vendredi 12. Aussi n'envoyai-je à la maison aucune carte postale, je ne leur donnai aucun signe de vie.

Samedi 13. Hôtels de plage, énormes, vides, aux volets battants.

Dimanche 14. J'ai posé des témoins en différents endroits (avec ce que j'avais sous la main, là, sur la plage). Ils n'ont pas été touchés. Aussi j'en augmenterai chaque jour le nombre. Lundi 15. Le long de la mer.

Vendredi 19. J'avais des tas de choses à faire.

Samedi 20 et dimanche 21. Il n'y avait fondamentalement aucune différence entre les

deux points de plage que j'avais utilisés l'un après l'autre.

Un détail a peut-être retenu l'attention et n'a pas été suffisamment expliqué, c'est la présence des roseaux affûtés. Pendant une de ces journées d'inaction qui avaient précédé, on nous avait proposé une promenade en voiture jusqu'à une plage à la mode que nous ne connaissions pas. Il faut rappeler que nous étions arrivés bien avant la « saison ». Il faisait très froid ce jour-là, il y avait du vent et des menaces de pluie. La plage était déserte. Et si parfois

quelques visiteurs se risquaient jusque-là, ils repartaient bien vite vers l'intérieur des terres car, outre le froid, rien n'était plus désolé à ce moment de l'année que cette plage abandonnée aux intempéries et à la dégradation : pris dans une sorte de gangue végétale sèche, grise, souillée de goudron, on voyait à perte de vue des roseaux arrachés au rivage, des papiers de toutes sortes et des pages de livres déchirées, des bouteilles en plastique jaunâtre et d'autres objets innommables. Nous nous étions abrités du vent derrière une construction légère partiellement ensablée dont les canisses qui restaient n'arrivaient plus à masquer la grossière maçonnerie en briques creuses liées par des joints de ciment à vif. Plus loin des masses considérables de sable avaient été apportées et coupaient l'horizon. J'aurais pu travailler à cet endroit. J'attendais depuis plusieurs jours cette possibilité mais je fais toujours en sorte que mon activité ne dérange pas mes rapports avec les miens. Afin que les enfants ne prennent pas froid il leur fut proposé de ramasser de grosses brassées de ces roseaux qui jonchaient le sable, et que nous fîmes entasser dans le coffre de la voiture. Par la suite, ils devaient vite se désintéresser de ce butin. Par désœuvrement, je me livrai le jour suivant à un passe-temps dépourvu d'intérêt : je taillai machinalement au canif un certain nombre de roseaux. Je m'appliquai à faire des biseaux, des taillures nettes, des encoches, sur ces longs morceaux de bois creux qui prenaient des aspects agressifs et rendaient une curieuse sonorité muette (les encoches imitant les petits trous que l'on faisait sur les flûtes de roseau dans mon enfance). Le résultat me donna au bout du compte une certaine impression de contentement et je décidai non seulement de conserver ces roseaux mais de les fabriquer en grande série et de les utiliser sans tarder dès le lendemain. Chargé d'un grand sac de grosse toile dans lequel j'emportai les roseaux préparés la veille et de la petite mallette en fer-blanc qui contient mon matériel habituel, je montai au chantier un dimanche pour expérimenter mes nouveaux instruments de patience. Le meilleur endroit que j'avais pu localiser se trouvait être une large bande de terrain récemment dégagée au bulldozer et qui menait à une villa en voie d'achèvement. Le chantier était désert et je pus travailler tranquillement. Je devais faire mes plantations depuis un temps indéterminé mais suffisamment long en tout cas pour finir par éprouver un état de véritable hébétude dû à la fatigue, mais surtout à la chaleur et à une certaine tension de l'esprit qui me faisait craindre la chute qui m'aurait précipité sur les roseaux aiguisés qui pointaient maintenant de toutes parts et sur lesquels je me serais sûrement empalé. Je ne m'explique pas autrement le fait que je ne vis venir le groupe qu'au dernier moment. Les grosses voitures avaient dû stopper assez loin et ils devaient m'observer depuis un certain temps déjà. Le propriétaire de la villa en construction devait profiter de cette journée pour venir constater l'état des travaux à moins qu'il n'amenât des parents, en villégiature dans la région, pour leur faire admirer sa future résidence. Je crus de mon devoir de fournir quelques explications, mais le sentiment d'avoir

été épié et le fait que la privation de parole pendant un long moment avait paralysé en moi les facultés de raisonnement rendirent mes propos parfaitement stupides : j'en devinais les étranges effets sur le visage de mes auditeurs. Muets, ils se décidèrent enfin à contourner la plantation de roseaux et se dirigèrent vers la villa ; les femmes, les plus jeunes, tournèrent encore plusieurs fois la tête dans ma direction et me jetèrent un bref regard.

Un anneau de fer était scellé à la partie supérieure d'un énorme bloc de rocher qui avait dû rouler, autrefois, jusqu'à cet endroit, à moins qu'il ait été volontairement déplacé récemment. Le câble solidement fixé à l'anneau était mollement tendu en direction de la colline selon un angle ascendant assez marqué. [II] avait noué autour du câble, à hauteur d'homme, son mouchoir blanc, très propre... Pour vérification, monter jusqu'au « Signal » à La Croix-Valmer (Var). Ce bloc de rocher se trouve bien à l'emplacement appelé le « Signal », mais au sommet de la colline qui surplombe Cavalaire-sur-Mer et non pas près de La Croix-Valmer comme je le pensais. Le câble fixé à l'anneau sous-tend un mât, lequel est certainement destiné à hisser un drapeau face à la baie.

Jeudi 4 juillet. De l'autre côté du village, dans des endroits plus lointains, six parcelles en fermage. Le numérotage des parcelles suit, lieu-dit par lieu-dit, l'ordre topographique en commençant en principe par le nord, et en se poursuivant par l'est, le sud, l'ouest, pour se terminer par le centre. Cinq hectares ?

Vendredi 5. Une étroite bande de toile. Si on ne la perdait pas de vue on pouvait tra-

verser une certaine étendue par un chemin droit et ferme.

Dimanche 7. Je n'avais pas compté avec la végétation qui modifiait totalement le souvenir que j'avais gardé des lieux.

Lundi 8 ou mardi 9. Ce type était déjà venu par ici. J'avais remarqué ces derniers temps sa petite camionnette grise.

Samedi 13. Les longues raies, le transformateur, le noyer aux moines, lieu-dit « La Croix », la distillerie-coopérative.

Lundi 15. Des repères avec des encoches.

L'année dernière un peu avant la saison, j'ai fait passer plusieurs annonces dans les journaux spécialisés afin d'acquérir du terrain à bas prix. J'avais limité mes recherches aux zones incultes et à forte déclivité dans l'espoir de rentrer facilement en possession d'au moins plusieurs dizaines de mètres carrés d'un seul tenant, convenablement clôturés et interdits au public, où j'aurais pu étudier in vivo les mécanismes des hypothèses incurieuses. Je me permets à tout hasard de renouveler ma demande en rappelant que si la nature du terrain m'indiffère, il est par contre indispensable que la parcelle soit d'une rectitude de contours absolue.

[II] s'était mis en tête de dresser la liste de tout ce qu'il aurait remarqué de ce côté-ci, puis de l'autre côté de la barrière. En comparant les deux résultats il espérait, disait-il, pouvoir expliquer cette curieuse sensation que nous avions chaque fois que nous franchissions ce passage. Le sujet était revenu plusieurs fois dans la conversation. Il nous en avait longuement entretenu lui-même et l'on pouvait se demander si ce que nous crovions ressentir n'était pas le résultat de son obstination à en parler, ajouté à la nécessité quasi journalière de devoir manœuvrer la barrière pour aller dans le voisinage. Quoi qu'il en soit, nous eûmes peut-être le tort de vouloir à toute force le convaincre de l'inutilité de toute vérification. Un argument plus que tout autre sembla le faire réfléchir. En acceptant cet a priori de la différence, ne risquait-il pas d'enregistrer inconsciemment les choses vues de l'autre côté de la barrière que par opposition à celles qu'il aurait déjà remarquées de ce côté-ci, chaque élément déjà observé étant automatiquement négligé de l'autre côté ; le contraire pouvant également conduire, par un souci excessif d'objectivité, à privilégier les similitudes aux dépens du reste, ce qui, de toute facon rendrait la conclusion caduque. Il parut profondément affecté par nos propos. Cela sembla d'autant plus curieux que nous y mettions plus de malice que de véritable conviction. Il mit quand même son projet à exécution, mais il le fit avec un tel gaspillage d'énergie et une si réelle incuriosité qu'il devint évident que par simple jeu on avait dû ruiner en lui quelque intime conviction. Un vague malaise s'installa entre nous et nous évitions maintenant ce trajet, barré d'incompréhension, si l'on peut dire, le laissant à cette occupation idiote, véritable suicide mental. (À propos de la photo prise à la campagne durant l'été.)

Cher Monsieur, veuillez considérer comme quantité négligeable les propos que pourrait tenir un certain... (nom illisible) concernant une activité qu'il aurait menée, depuis le printemps, en différents points du paysage et qui consisterait essentiellement en une série de manipulations solitaires s'exerçant sur ce qui l'entourait, à la seule fin, semble-t-il, de manifester

un comportement... (lettre inachevée).

Chaque fois que la famille se déplace, on peut nous voir dans le voisinage en quelques lieux choisis par nous seuls, où nous nous tenons invariablement dans la journée. Là, l'angoissante métamorphose recommence dès lors, marquant sur le terrain, au fil des jours, comme dans les marges d'un calendrier, le récit vécu des vacances. Cette année, c'était décidé, une fois nos valises bouclées, je passerais une dernière inspection avant de partir, pour faire disparaître les vestiges des jours écoulés. Les enfants seraient-ils mis dans la confidence ? Ils n'admettraient sûrement pas que je détruise leur fontaine. Fascinés, ils avaient joué infatigablement près d'une source qui suintait au bas de la ravine. Jusqu'au jour où ils mirent au point un étonnant système pour capter l'eau. Je ne sais par quel hasard ils découvrirent les propriétés de l'écorce de saule, mais dès que le principe s'en fut révélé ils en prélevèrent une abondante

quantité sur les arbrisseaux qui poussaient sur ce terrain humide. Au point de résurgence des eaux, ils avaient branché une espèce de grossier boyau fait de longues lamelles d'écorce, ligaturées, raccordées comme des tuiles canales et maintenues de place en place au-dessus du sol par des bâtons. Par miracle la chose hydraulique s'était mise à fonctionner avec une régularité il est vrai impressionnante. Ils ne cessèrent de perfectionner leur système et ce fut une apothéose lorsque nous consentîmes à boire de cette eau particulièrement fraîche. Il serait facile de jeter à bas la fragile construction et d'en lancer les parties visibles au plus profond des buissons. L'eau se tairait. Je poursuivrais cette besogne à travers champs, méthodiquement, en suivant le cours de la petite rivière – frontière approximative que nous avions adoptée tacitement au cours de nos allées et venues – située à une assez grande distance de la maison et sur les berges de laquelle nous allions parfois.

[II] savait que ça viendrait : ce serait unique, vrai et définitif. Comme il l'avait fait les jours précédents, de la terrasse en surplomb qui prolongeait la pièce qui avait été gagnée l'année dernière sur le grenier, immobilisé dans son fauteuil de rotin, il surveillait le haut fourré qui aveuglait le champ de vision au-delà du champ de maïs. La fatigue n'avait pas eu raison de son exaspérante attention. La mobilité de ses yeux restait intacte : il détectait avec une rapidité étonnante les déplacements aléatoires des nappes d'air chaud qui faisaient bouger faiblement les branches. À quel moment il quitta son poste d'observation, on ne pourrait le dire. Dans le champ de maïs il fut sans doute surpris par la hauteur des cannes et la violence avec laquelle elles se rabattaient derrière lui. S'il s'était retourné, il aurait pu constater qu'il ne pouvait plus voir la maison. Au bout de la surface cultivée il se fraya un passage dans l'épaisse haie de ronces, d'arbustes coupés sauvagement au ras du sol et d'arbres encore frêles qui soutenaient toute la masse végétale. Du sang poissait ses doigts. Confusément peut-être, il pensa qu'il s'était blessé à la main. Il n'avait sûrement pas lié cette image avec la sensation d'humidité qu'il avait entre la peau et le col de sa chemise. Il trébucha encore, se releva et il sut qu'il avait franchi l'horizon de la veille, de l'avant-veille.

Le meilleur endroit que j'avais pu localiser se trouvait être le chantier sur la colline qui surplombe C. Un important programme de construction de villas était en cours au début de l'année. On ne fit tout d'abord pas attention à moi sur cette colline en activité, presque totalement défrichée, où des masses considérables de terre avaient été déplacées, égalisées de place en place, où des alignements de piquets délimitaient chaque parcelle de terrain, où le bruit et les voix s'amplifiaient par intermittence. J'éprouvais cependant une certaine gêne à me trouver là sans autorisation et sans avoir une occupation adaptée à la circonstance. D'autre part, pour le cas où j'aurais dû rendre compte de ma présence à quelqu'un que j'aurais pu gêner, je redoutais un éventuel interrogatoire qui aurait mis en question mes occupations en marge